**Operation Bloody Faroes : Equipe 2 (Hvannasund *grindadráp* le 17 juillet 2017 (191 “pilot whale” dauphins tués).**

**L’enfer au Paradis.**

Autant le dire tout de suite, les îles Féroé n’ont en réalité rien de paradisiaque, si ce n’est une magnifique lumière illuminant parfois les falaises noires et vertes caractéristiques qui semblent jaillir tout droit de la mer. Mais c’est très certainement cette antinomie qui caractérise ce que l’on ressent une fois sur place, pour qui entend défendre la vie de milliers d’innocents.

Avant mon départ, nous savions déjà que cette année était particulièrement difficile pour les dauphins le long des côtes de l’archipel. Plusieurs chasses (ou *Grind)* avaient déjà été menées, et notamment à Hvannasund, mais je n’imaginais pas à quel point cela serait difficile. L’idée de documenter un massacre n’est en soi pas quelque chose de réjouissant, mais en faire l’expérience vous fait rentrer dans une tout autre dimension, bien différente de celle du simple visionnage d’images et vidéos - déjà choquantes - à des milliers de kilomètres derrière son écran d’ordinateur.

17 juillet, 16h30, ma responsable de mission nous envoie un message, à moi et ma compagne, un site féringien vient de publier un article indiquant qu’un groupe d’une centaine de globicéphales était pris en chasse vers Hvannasund. Je quitte Torshavn aussi vite que possible pour me rendre dans ce minuscule bourg, situé à plus d’une heure de route à l’est de l’archipel. La route paraissait interminable tandis que la seule pensée qui vous anime est d’arriver le plus vite, pour être sûr de ne rien manquer : le but étant de documenter tout acte de cruauté envers les dauphins d’un point de vue juridique ; ce qui peut sembler tristement ironique quand on connaît le sort qui les attend.

Je finis par sortir du deuxième « tunnel de la mort » (surnom donné aux deux longs tunnels étriqués et lugubres qui permettent de s’y rendre) et prends à gauche. De là, on surplombe le bourg et je vois déjà que l’eau de la baie n’a plus sa couleur habituelle, mais qu’un rouge vif la recouvre. Le *Grind* a déjà eu lieu. Un couple de touristes est arrêté sur le bord de la route et regarde la plage en bas de l’autre côté de la baie. L’expression de dégoût de la femme m’interpelle ; elle semble se dire “Bon dieu mais quelle horreur”. Je continue tout en me demandant comment je vais m’y prendre. Je me rappelle alors des conseils de mes responsables : “Aussi près que possible. Fais juste le touriste et tout ira bien.”

Je traverse la petite route qui conduit en face de la baie, sur la plage où les dauphins ont été massacrés. Je commence à me rapprocher de la foule. Vu le nombre de personnes, il y a de fortes chances que tout le village soit là. J’arrive au début de la plage. Des dizaines et des dizaines de cadavres sont alignés, entassés. Je n’ai aucune idée du nombre de dauphins morts qui gisent sous mes yeux. Un seul aurait déjà été de trop, mais là c’est un carnage. Au fur et à mesure que je remonte le long de la plage, j’aperçois pour la première fois de si près ces immenses et magnifiques dauphins noirs - tellement grands qu’on les nomme également « baleines » en anglais. Tous avec une profonde entaille sectionnant une bonne partie de la tête. Bizarrement, à ce moment, je ne ressens aucune émotion. Ce n’est que plus tard que le choc se manifestera. Peut-être trop concentré sur la tâche que l’on attendait de moi, peut-être aussi pour se raccrocher à quelque chose… La GoPro tourne, l’appareil photo tente de repérer toutes les marques suspectes sur les corps.

Effectivement, la foule ne prête guère attention à mon passage. Quelques regards tout au plus, mais surtout des rires et des sourires, partout, qui font monter en moi une sourde colère. J’aperçois plus loin quelques dauphins encore vivants le long de la plage, pas pour longtemps... Les hommes s’empressent de leur planter une lance pour sectionner la colonne vertébrale ; les dauphins roulent sur le côté et commencent à se vider de leur sang. Continuant ma progression, j’entends deux bateaux partir à fond à quelques centaines de mètres dans le fjord. Des ailerons noirs sortent de l’eau – trois puis quatre petits, suivis d’un cinquième beaucoup plus gros. Un petit groupe a survécu mais pour combien de temps ? Ils restent sur place, tournent en rond. Si, au fond de moi, je n’ai qu’une envie c’est de leur crier de fuir, je m’empresse d’arriver au bout de la plage pour avoir un meilleur point de vue sur la scène. D’ici, j’assiste à l’acharnement de ces hommes pour leurs victimes. Alors qu’un nombre incalculable d’immenses dauphins baignaient déjà dans leur sang à quelques mètres, leur acharnement pour ces cinq dauphins est incompréhensible. Aucune logique rationnelle ne tient face à cette vision. Au même moment, un petit ferry reliant la ville à la capitale arrive et dans une manœuvre que l’on ne verrait nulle part ailleurs dans le monde, fonce droit sur le petit groupe de rescapés. Ces scènes d’une telle violence, au milieu de la joie et des rires des participants, forment un contraste d’autant plus choquant face à la beauté de ces grands mammifères. Heureusement, et malgré leur soi-disant expérience transmise depuis plusieurs siècles pour tuer des dauphins, les quatre bateaux qui s’en sont pris au groupe des rescapés abandonnent faute de résultat. Quel soulagement !

Je retourne dans l’autre sens, observe les hommes qui attachent des cordes aux queues des dauphins, pour être ensuite tirés par des bateaux et hissés par une grue hors de l’eau dans des camions bennes (ils peuvent peser plusieurs tonnes). Des enfants lancent des cailloux dans l’eau et sur les corps inanimés. D’autres personnes se prennent en selfie, grand sourire devant les cadavres… Hormis les cinq rescapés, aucun autre membre de cette famille de delphinidés - des grands, des mâles, des femelles, des petits et même des très petits - n’a survécu.

Pourtant, mon travail doit continuer. Il faut maintenant suivre les camions et voir où seront disposés les corps. Direction Klaksvik, le port le plus proche pouvant accueillir autant de dauphins. La tâche n’est pas compliquée. Une immense traînée de sang colore le milieu de la route sur plus de dix kilomètres, distance qui sépare les deux villes. Arrivé à Klaksvik, les traces tournent à droite vers le port. Je cherche à me garer. Une fois près des bateaux, je vois que des corps ont été disposés au bout sur le quai. Une bonne dizaine de vieux féringiens y sont déjà en train de discuter ; des gens marchent dans cette direction et observent. Après un moment d’hésitation, qui me vaut une anecdote particulièrement croustillante, je décide d’y aller. Je passe devant une première série de personnes qui nous lance des regards inquisiteurs mais rien de plus. Nous sommes maintenant assez près pour nous rendre compte que les dauphins ont été éviscérés. La marche jusqu’au bout du ponton est lente, prenant le temps d’observer un à un les corps, cette fois hors de l’eau. Entre six et sept femelles étaient gestantes. Le placenta étendu sur le béton n’était pas rompu mais l’un d’eux était déchiré et laissait entrevoir le tout petit œil d’un foetus. Je compte une quarantaine de globicéphales en tout. Ce qui semble peu en comparaison au nombre de corps sur la plage plus tôt à Hvannasund. Je ne réalise pas à ce moment-là qu’en réalité, le plus grand quai du port est en face, de l’autre côté de la baie… N’ayant plus rien à faire, le soleil se couchant et ne voulant pas non plus trop éveiller la curiosité des locaux, nous décidons de rentrer. Le retour fut particulièrement difficile, les images de la journée défilaient à chaque seconde et l’émotion de toute cette horreur me rattrapa.

De retour, débrief de la journée, copie des photos et des vidéos, et décision d’y retourner très tôt à la recherche du moindre indice suspect. Il faut savoir ce que deviennent tous ces corps, toute cette viande, alors que plusieurs *Grind* ont déjà eu lieu. 4h, le réveil sonne, les yeux ne s’ouvrent pas. La sieste a été courte ! J’arrive à Klaksvik autour de 5h. Mon premier réflexe est de retourner sur le même quai que la veille. Tous les corps sont là mais les placentas ont disparu. J’inspecte aux alentours mais aucune trace, ni dans les conteneurs, ni dans les poubelles. Qu’est-ce qu’ils peuvent bien en faire ? Je quitte l’endroit et décide de rouler en ville et de repérer les rues, ce qui pourrait m’être utile plus tard dans la journée. La ville n’ayant que quelques rues, il est en fait assez facile de prendre des repères. Cependant, je rate l’entrée “ouest” du port. Une route va en direction des hauteurs, je la suis pour avoir une vue d’ensemble. De là, j’aperçois la baie en entier, le quai de droite (à l’est) où je m’étais rendu… et puis le quai ouest. Il y a un peu d’activité. Je sors mon téléobjectif et là je découvre effectivement un nombre incalculable de masse noires les unes derrière les autres. Je descends aussitôt. Le temps d’arriver, une petite foule s’était pressée à l’entrée du quai ouest. Un homme arrive et commence à s’adresser à la foule. C’est le moment du partage. Des dizaines et des dizaines de personnes sont venues avec des brouettes, des poubelles ou des grands sacs. J’essaye de suivre la foule pour inspecter cette partie qui m’avait échappé la veille. Mais les regards particulièrement insistants des gens lors de mon arrivée me font bien comprendre que je ne suis pas à ma place. Je reste toutefois assez longtemps pour voir comment la viande et la graisse sont découpées. Seule une petite épaisseur, comparativement à la taille du dauphin, est prélevée. Il reste donc une masse importante de viande sur le cadavre, que des nuées de mouettes ne se privent pas de venir picorer tout le long du quai.

Ne pouvant rester très longtemps, je décide de retourner de l’autre côté de la baie. Là, les corps sont toujours intacts (et nous ne serons jamais ce qu’ils sont devenus). Je trouve un endroit non loin dans une rue isolée avec une relative visibilité sur ce qui se passe de l’autre côté de la baie. Je me glisse à l’arrière de la voiture pour profiter des vitres sur-teintées et sors mon objectif. Heureux hasard, je remarque un camion benne blanc juste en contrebas qui démarre. Lorsqu’il passe dans mon champ de vision, je vois qu’il transporte plusieurs globicéphales, intacts (enfin juste éviscérés). Intrigué, je décide de le suivre. Le peu de routes sur les îles rend les choses assez faciles. Au bout d’une centaine de mètres, je le retrouve tournant sur la route principale, juste devant moi. Nous rejoignons le quai ouest. Le chauffeur tourne sur le quai, je continue tout droit. En repassant, je vois que le camion est garé non loin de l’entrée, je décide alors de me diriger vers lui et me gare sur un parking à 50 mètres, entre deux voitures. J’observe le chauffeur. Il téléphone, descend, tourne en rond, parle à quelqu’un, remonte, recul le camion, puis redescend. Il est clair qu’il ne sait pas du tout ce qu’il doit faire. Au bout de 10 minutes de ce manège, il démarre et s'engouffre dans un bâtiment, où je le perds de vue. Les minutes passent, rien. Je décide de repartir à mon point d'observation de l’autre côté de la baie, au-dessus du quai est. Le triste spectacle continue. Je remarque des petits bateaux qui arrivent en face. Ils embarquent quelques morceaux et repartent. Impossible de déterminer s’ils reviennent plusieurs fois.

C’est alors que le camion blanc ressurgit ! Il passe devant un deuxième camion benne, rouge celui-ci, qui n’avait pas attiré mon attention, mais qui était garé près du quai où sont alignées les 150 carcasses. Puis je remarque un chariot élévateur qui se met en mouvement. Il soulève un énorme globicéphale, encore intact, avec juste les intestins retirés (tout est filmé). En arrivant près du camion, le dauphin glisse et tombe des fourches, son corps rebondit en heurtant le sol. Même mort, il était extrêmement pénible de le voir traité de cette façon. Le chariot élévateur parvient à le ramasser après 2 tentatives et le laisse tomber dans la benne du camion rouge.

A cet instant, il faut que je prenne une décision : soit je pars tout de suite pour voir où se trouve le camion blanc, mais c’est risqué puisque je n’ai plus de contact visuel. Soit je reste pour voir ce que devient ce camion rouge. Je décide de rester. Le chariot élévateur repart sur le quai, attrape un deuxième grand globicéphale intact et le dépose dans la benne, sans incident cette fois. Le conducteur a peut-être laissé tomber le premier, mais il faut quand même avoir une certaine habitude avec l’équilibre des corps de ces grands cétacés de plusieurs tonnes pour pouvoir en prendre un avec les deux fourches d’un chariot élévateur et les manoeuvrer aussi rapidement… Le camion rouge démarre. Pas une minute à perdre, je démarre aussitôt pour me rendre au rond-point à l’entrée de la ville et l’intercepter là-bas. Il n’a pas le choix : quelle que soit la direction qu’il devra prendre, il devra passer par cette route et ce rond-point. Gagné ! Je le vois passer devant moi au moment où j’allais tourner pour prendre la route qui mène au rond-point. Au bout de quelques mètres, j’aperçois avec surprise que le camion blanc l’avait attendu et ce n’est plus un, mais deux camions remplis de corps intacts de globicéphales que je m’apprête à suivre.

Nous avançons, le camion blanc va assez vite malgré son chargement et prend un peu de distance. On se rend compte du poids des cétacés dans les côtes où les camions peinent à monter et à atteindre 40 km/h… Au fur et à mesure des directions prises, il devient assez clair que les camions se dirigent vers l’ouest. Au dernier rond-point, celui permettant d’aller sur Vagar, les camions prennent à gauche. Il n’y a plus aucun doute, nous prenons la direction de la capitale. On arrive enfin à Torshavn. Le camion blanc, qui roulait plus vite, a déjà passé les premiers rond-points de la ville et je le perds de vue. Avec la circulation et le nombre de voitures, je décide de ne pas prendre de risques et de coller carrément le camion rouge, de façon à ce qu’aucune voiture ne puisse s’interposer entre lui et moi. Le camion tourne à droite et… s’arrête à la station essence. Ce n’était pas du tout prévu dans mon scénario ! Je ne peux quand même pas m’arrêter à côté de lui ! Alors je continue, dépasse la station et fait demi-tour au rond-point suivant pour revenir sur mes pas, le ventre noué espérant surtout ne pas le perdre. Il est toujours là ! Je trouve une place pour me garer en face de la station. De là, j’attends environ 10 min avant que le chauffeur ne ressorte. Il s’était arrêté pour manger ! On repart.

Je le suis toujours le plus près possible, mais je commence à me demander si toutefois cet homme n’a pas remarqué que depuis plus d’une heure, c’est toujours la même voiture qui est derrière lui... Je me rassure en me disant que le chauffeur est à mille lieux d’imaginer qu’il peut être suivi par qui que ce soit. Mais voilà que le camion met son clignotant pour tourner à gauche et prend la voie pour s’engager dans la rue sur notre gauche. Je me place également sur la voie pour tourner avec mon clignotant. Les voitures en face s’arrêtent et soudain, au lieu de tourner comme prévu, le camion accélère et part tout droit… Inutile de préciser que la pensée qui m’avait traversé l’esprit quelques secondes auparavant prend une autre ampleur et le doute est là devant cette manoeuvre du camion ! Mais après tout, rien ne dit non plus qu’il ne s’est tout simplement pas trompé de direction, se rappelant peut-être qu’il y a des travaux dans le centre-ville ? Dans tous les cas, pas question de le perdre maintenant ; le camion est déjà loin alors je fais demi-tour en trombe, j’attends au feu et repars à fond dans la direction du camion. Je regarde au loin : rien. J’observe dans le même temps toutes les rues où le camion aurait pu tourner, une à une, et effectivement je l’aperçois au bout dans une rue qui descend. Je tourne et arrive enfin à le rattraper. Une véritable poursuite de film ! Ayant retenu la leçon, je laisse cette fois un peu plus de distance et parvient à le suivre sans mal jusqu’à l’entrée du chantier naval. J’avais déjà repéré un peu les lieux à pied les jours précédents et je savais que c’était la fin de la poursuite. Je garde mes distances et aperçois le camion qui s’arrête devant les grilles. Un homme avec un gilet orange est là, il y a un signe sur les grilles et là. C’est un grand moment d’hésitation. Que faire ? Je suis seul dans la voiture, ma tête n’a rien de celle d’un habitant du nord, du matériel photos, des films… Soit je risque de le suivre dans un endroit qui semble interdit et je ne sais pas ce qu’il peut se passer, surtout si le chauffeur avait effectivement remarqué la voiture, soit je continue. Après quelques instants d’hésitation, que je regrette aujourd’hui, et alors que le camion avance et prend sur la gauche, je décide de foncer de l’autre côté du port pour avoir une vue sur le quai.

Erreur ! J’aperçois encore le camion rouge le long des bâtiments sur le quai, mais il avance et se retrouve derrière d'énormes chalutiers qui me masquent la vue. Je perds le camion, je perds les globicéphales. Je retourne sur les lieux, à pied cette fois. Je remarque cependant qu’il n’y a que deux bâtiments où le camion a pu s’arrêter. Le premier est celui d’un chantier naval de réparation de bateaux, le second un immeuble avec un logo United Seafood. Un bâtiment où sont déchargés les poissons des pêcheurs… Autrement dit, le seul endroit où il s’est arrêté est une société de vente de produits de la mer ! A partir de cet instant, comment nier l’existence d’un commerce de viande de dauphins (qu’elle soit vendue directement ou transformée) ?

Après plusieurs heures d’observation, je ne vois pas d’autres camions arriver, ni le blanc et le rouge repartir. Tout s’arrête donc là, et même si le doute n’est plus permis, je n’ai malheureusement aucune preuve tangible de l’entrée des corps dans le bâtiment. Je quitte l’île comme à chaque fois : avec un immense sentiment de frustration mais avec l’infime espoir d’avoir pu contribuer à l’évolution de la lutte contre les massacres de globicéphales.

###